

Pretoria, juin 2008

« Le vrai perdant n'est pas celui qui finit dernier de la course. Le vrai perdant est celui qui reste assis à regarder et n'essaie même pas de courir. » Voilà ce que m'a écrit ma mère dans une lettre à ouvrir une fois devenu grand. Cinq mois plus tôt, alors que je n'avais même pas un an, j'avais subi une amputation des pieds.

J'ai toujours voulu courir. Nager aussi, jouer au cricket et au rugby, conduire une voiture et une moto. Avoir une vie normale. À dire vrai, je ne me suis jamais vu comme un handicapé. Certes, j'ai mes limites, comme tout un chacun ; et comme n'importe qui j'ai aussi un million de talents. C'est ma famille qui m'a transmis cette conviction, depuis tout petit. « Lui, c'est Oscar Pistorius, tel qu'il devait être. Il est très bien comme ça. »

Mon frère, ma sœur et moi avons grandi forts d'un principe, ne jamais dire : « Je n'y arrive pas. »

C'est peut-être pour ça que j'ai une vie hors du commun. Ces dernières années, j'ai discuté avec des tas de gens, lu leurs messages et compris qu'il y a

peut-être dans mon exemple une source d'inspiration pour ceux qui, comme moi, ont un problème physique et ne veulent pas capituler pour autant ; mais également pour tous ceux qui doivent affronter des obstacles et difficultés de toutes sortes.

Voilà pourquoi je me suis décidé à raconter mon histoire ; l'histoire d'un enfant entouré de l'amour et du courage de sa famille, d'un garçon qui a dû souffrir la plus grande des douleurs, la mort de sa mère, d'un homme qui poursuit un rêve : devenir un athlète. Non pas un athlète handicapé, un athlète tout simplement.

EMPREINTES

Je m'appelle Oscar Carl Lennard Pistorius. Je suis né le 22 novembre 1986 à la clinique Sandton de Johannesburg, Afrique du Sud, de Henke et Sheila Pistorius. J'étais un beau gamin de 3,3 kilos, déjà un poids athlétique ☺, mais à ma naissance mes parents ignoraient encore qu'il me manquait un os important : le péroné, celui qui, avec le tibia, soutient la jambe entre le genou et la cheville. Les pieds aussi étaient mal formés, complètement privés de leur partie externe. Autrement dit, je n'avais que deux doigts – le gros orteil et l'index –, les os internes et le talon.

Les médecins ne s'en sont pas rendu compte tout de suite. Le premier à s'apercevoir que mes pieds étaient différents, ce fut mon père ; à peine fut-il évident qu'il y avait quelque chose d'« anormal », lui et ma mère ont commencé à poser des questions, les premières d'une longue série. À faire aussi tout leur possible, et même l'impossible, pour trouver une solution.

Moi, des questions, je n'ai jamais eu besoin d'en poser : à la maison, j'ai entendu cent fois l'histoire des diverses consultations auxquelles se sont rendus mes

parents après ma naissance. C'était un sujet qui ne les gênait pas du tout, ils en parlaient y compris devant moi et mes frère et sœur depuis que nous étions petits. Ils avaient beaucoup d'amis, la maison était toujours pleine de monde et, si quelqu'un les interrogeait sur mon état, ils répondaient clairement, sans phrases ni détours ; ils racontaient le pèlerinage qui les avait amenés à frapper à la porte de plusieurs docteurs pour confronter leurs opinions à leur propre connaissance du problème. Il est une chose dont je suis sûr : ils ne se sont laissé décourager par rien ni personne, même si la période a sûrement été difficile à vivre pour eux. Mais les Pistorius sont têtus !

Le problème était très compliqué, assez rare aussi : vu la façon dont mes jambes étaient conformées à la naissance, il semblait que je ne pourrais jamais marcher et que j'allais devoir passer toute ma vie sur un fauteuil roulant. Mais mes parents, qui tenaient absolument à savoir s'il n'existait pas d'autres solutions susceptibles de me garantir une existence aussi normale que possible, se sont tout de suite adressés aux spécialistes de l'amputation. Ils en ont carrément consulté onze.

À la fin de leur entretien avec un chirurgien, ils lui demandaient :

— Si c'était votre fils, et si vous ne pouviez pas l'opérer, à qui l'enverriez-vous ?

Ainsi, au gré de la confiance accordée par ces médecins à certains de leurs collègues, mes parents ont rencontré des gens extraordinaires, des spécialistes très sérieux et bien formés, mais d'autres aussi qui « ne savaient pas de quoi ils parlaient », pour reprendre l'expression de mon père.

Pour sa part, il en avait déjà tellement lu et entendu sur le sujet qu'il était devenu une sorte de spécialiste ; le jour où il s'est retrouvé devant un chirurgien qui, à l'inverse de ses confrères, proposait une amputation radicale (au-dessus du genou et non en dessous, comme le voulait la logique, afin que je puisse me servir de l'articulation qui fonctionnait parfaitement), il a tout bonnement refusé de lui payer ses honoraires. Ça aussi, c'est un comportement « à la Pistorius » : mon père ne lui pardonnait pas d'avoir exprimé son opinion à la légère sur une question aussi délicate (à l'évidence, ce médecin a reconnu ses torts, puisqu'il n'a pas osé protester après que papa lui a retourné sa facture en arguant des dépenses qu'il avait dû consentir pour aller le consulter).

Mes parents conservaient tous les documents, tous les avis médicaux, obsédés qu'ils étaient par ce qu'il adviendrait de moi et par ce que je penserais un jour de leur décision ; ils avaient à cœur de faire en sorte que, une fois devenu adulte, si j'étais satisfait de ma situation, je puisse découvrir de mes propres yeux les raisons pour lesquelles ils avaient choisi telle voie plutôt qu'une autre. Certes, à cette époque, ils étaient obligés de choisir pour moi, et les propositions différaient d'un spécialiste à l'autre. Je comprends à quel point cette période a dû être pénible pour eux, quelle responsabilité écrasante pesait sur leurs épaules.

Certains suggéraient d'amputer seulement le pied droit et d'essayer de sauver le gauche pour le reconstruire, car il était un peu mieux fait que l'autre. Parmi tous les chirurgiens consultés, mes parents en ont sélectionné trois qui leur semblaient plus sérieux et

plus fiables ; ils leur ont demandé de se réunir pour discuter ensemble de mon cas et d'unir leurs forces. La chance a voulu que l'un des trois, Gerry Versveld, soit sud-africain. C'est lui qui devait m'opérer et jouer un rôle important dans ma vie, comme médecin et comme ami.

Gerry défendait l'idée suivante : si mes parents avaient le courage d'accepter une intervention radicale, à savoir l'amputation des deux pieds pendant que j'étais encore petit, je pourrais apprendre à marcher avec des prothèses et je rencontrerais moins de problèmes. En procédant à l'amputation tout de suite, avant d'avoir commencé à marcher, je n'éprouverais jamais la sensation de me tenir sur mes pieds et le traumatisme de ne plus les sentir me serait épargné.

Gerry leur a dit qu'il avait déjà pratiqué ce type d'opération avec d'excellents résultats. Il avait même évoqué mon cas dans un important congrès qui avait réuni en Amérique les plus grands spécialistes mondiaux de l'amputation. C'est ainsi qu'il avait pu collecter un maximum d'informations et d'avis ; et tous conseillaient l'amputation bilatérale.

Mais l'épreuve décisive est arrivée quand les miens ont demandé à rencontrer quelques-uns des garçons opérés. Ils voulaient voir comment ils se déplaçaient et se forger un avis sur ce que pourrait être mon avenir. Un jour, ils sont allés à un rendez-vous au Centre des prothèses de Pretoria. Combien de fois ai-je entendu ce récit ! Leur stupéfaction quand ils ont compris que le garçon qu'ils attendaient n'était autre que celui qu'ils avaient vu courir dans le jardin un instant plus tôt ! Comment pouvait-il être aussi agile après une telle opération ? Et lui qui venait

s'asseoir devant eux d'un air parfaitement calme et commençait à leur raconter son histoire !

Exactement comme plusieurs médecins l'avaient proposé dans mon cas, ce garçon, alors âgé de dix ans, avait subi tout petit la première des interventions nécessaires à une reconstruction. Il s'était débrouillé comme il avait pu pour apprendre à marcher, mais il y réussissait avec peine et se déplaçait d'une façon si étrange et dysharmonieuse que ses deux premières années d'école avaient été un cauchemar : les autres enfants se moquaient de lui et fuyaient sa compagnie, pensant qu'il devait être idiot ou retardé pour avoir une dégaine aussi grotesque. Personne ne lui adressait la parole, il n'avait pas d'amis, il était très triste. Puis ses parents avaient rencontré le docteur Versveld. Décision avait été prise avec lui de renoncer à la reconstruction et d'amputer les pieds. Après l'opération, pourvu de prothèses, l'enfant s'était mis à marcher tranquillement et à faire du sport ; puis il avait changé d'école et avait tout repris de zéro en se présentant comme un garçon parfaitement normal ; dès lors tout s'était passé pour le mieux, il était heureux de la décision qui avait été prise.

Je pense que cette rencontre a joué un rôle décisif dans le choix de mes parents, plus que tous les traités de médecine qu'ils ont lus durant cette période, et plus que toutes les consultations chez les spécialistes : ils avaient sous les yeux l'exemple vivant du garçon en bonne santé, heureux, sportif et autonome que je pourrais être dans l'avenir dont ils rêvaient pour moi.

Gerry m'a opéré à onze mois. C'est une personnalité magnifique, un vrai gentilhomme. Vingt ans après, il fait partie de mes amis les plus chers, à moi et

aux miens. Je pense qu'il est sincèrement fier de son travail et je l'en remercie affectueusement. Nos liens sont très particuliers. J'ai été très heureux de voir qu'il s'était joint à mes supporters lors des Jeux paralympiques d'Athènes en 2004.

Une des histoires préférées de papa a trait au jour de mon opération.

En déplacement pour son travail, il s'est levé au milieu d'une importante réunion et s'est excusé auprès de tout le monde en expliquant qu'on était en train d'amputer son fils des deux pieds. Sur quoi il a filé et sauté dans un avion pour venir me voir. À son arrivée à l'hôpital (il était déjà tard, l'intervention était terminée), il m'a entendu pleurer et hurler de douleur. Mes cris ne ressemblaient pas à ceux d'un enfant réveillé par un mauvais rêve ou par la faim. Il a commencé à interroger les infirmières pour savoir ce qu'on m'avait donné, si les doses d'analgésiques avaient bien été respectées. Personne n'était en mesure de lui répondre. Alors il s'est débrouillé on ne sait comment pour mettre la main sur mon dossier clinique (aptitude à prendre des initiatives typique des Pistorius !) et s'est aperçu que les soignants, n'ayant pas trouvé le bon analgésique, m'avaient administré un sirop trop léger. Il a appelé Gerry qui s'est précipité à l'hôpital en veste de pyjama et pantalon de jogging. Il a dû pousser une sacrée gueulante en arrivant sur place car, les jours suivants, j'ai été traité comme un prince 😊 !

À dix-sept mois, j'ai eu mes premières prothèses. Elles étaient faites sur mesure pour mes jambes et je les trouvais super pratiques. Dès lors, je suis devenu invincible – un vrai sauvage. Je cherchais les endroits les plus incroyables pour grimper ou courir, et en avant ! Il fallait que je libère ma force vitale ; et j'avais des jambes pour ça, des jambes capables de m'emmener où je voulais.

C'est durant cette période, me semble-t-il, que ma personnalité s'est formée et que ma famille a jeté les bases de mon tempérament de compétiteur, de l'homme que je suis devenu.

Quand je suis né, mon frère Carl avait dix-huit mois, et il était déjà évident qu'il serait mon éternel tentateur, me poussant toujours jusqu'à mes limites, puis au-delà, exactement comme Buzz avec Woody dans *Toy Story*... Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, je le suivais comme une ombre. Au lieu de me retenir sous prétexte que j'étais un enfant étiqueté « handicapé », nos parents m'encourageaient à réaliser toutes les expériences que je voulais, sans m'interdire aucun type de jeu ou d'exercice physique. Quand j'y repense aujourd'hui, je me rends compte qu'il n'a pas dû être facile tous les jours, pour eux, de me laisser tant de liberté, de dominer leur envie de me protéger et de me freiner quand je risquais de me faire mal. Mais leur attitude n'a jamais varié : ils m'ont appris à être indépendant, à me défendre et à me débrouiller tout seul en toutes circonstances, même s'il y avait bien souvent de quoi céder au découragement.

À deux ans, j'étais vraiment une petite peste, avec mes longues mèches blondes qui me tombaient

jusqu'aux épaules, mais coupées court sur le front (une coiffure qui me fait encore honte aujourd'hui quand je revois les photos !); j'avais alors mes premières jambes artificielles, avec pied en bois et revêtement en caoutchouc. Dans les années 1980, les enfants ne portaient pas de Nike Total 90, et j'étais très fier de mes petites baskets ornées d'un Mickey que je trouvais géniales ! Je les adorais ; avec elles, je faisais mordre la poussière à plein de *takkies*, des chaussures de gym plus sérieuses.

C'est seulement autour de ma troisième année que j'ai commencé à comprendre que mes pieds étaient différents. Seulement différents : je ne me posais pas la question de savoir s'ils étaient meilleurs ou pires que les autres. Le matin, Carl enfilaient ses chaussures et en un instant j'avais mis mes prothèses. Pour moi, c'était la même chose. J'avais deux paires de chaussures, une avec les Mickey pour tous les jours, et une bonne pour les grandes occasions ; si pour quelque raison je séchais la messe un dimanche, je pouvais rester deux semaines de suite avec les mêmes. Ça paraît injuste, je sais, mais je ris encore à l'idée que l'on puisse porter cent fois de suite les mêmes godasses et qu'elles sentent toujours le neuf ! C'est parfois un avantage de ne pas avoir de pieds...

En février 1989 est arrivée Aimée, notre petite sœur.

Maman m'a raconté que Carl et moi étions sans cesse après elle quand elle portait Aimée dans son ventre. Nous nous disputons pour la caresser.

— Là-dedans, il y a ma sœur !

— Non, *ma* sœur !

Quand elle est née, il paraît que j'étais hypnotisé par ses petits pieds : je les embrassais.

J'étais jeune encore, je ne savais pas prononcer son nom, alors je l'appelais Gugu. Je m'approchais de son petit berceau pour lui dire bonjour :

— Salut, Gugu !

Ou bien je lui chantais une chanson. Chaque fois, je la réveillais. Elle se mettait à crier. Mes parents étaient obligés de la cacher dans un endroit inaccessible, où il m'était impossible d'aller la déranger... Je n'ai aucun souvenir de ces moments-là, j'étais trop petit, mais ce sont des choses que maman nous racontait, peut-être dans le but de nous rabibocher quand elle nous voyait nous chamailler, ou pour nous faire rire. Pour moi, Aimée a toujours été là.

Et puis il y avait les chiens. Un chacun. Papa nous avait laissés choisir celui que nous voulions. Carl se décida pour un doberman, Aimée pour un basset et moi pour un pitbull américain du nom de Vivian, pas agressif pour deux sous. Pour être franc, c'était même un parfait incapable : ce chien stupide roupillait toute la journée... Il ronflait, en plus. Très fort. Une fois, mon père l'a enregistré pendant son sommeil, puis il a fait écouter la bande à ma mère en lui disant :

— Écoute, c'est toi quand tu ronfles.

Elle l'a cru sur parole et est allée le jour même s'acheter des médicaments, ainsi qu'un coussin spécial anti-ronflement ! Elle était très gênée... Nous ne lui avons jamais dit la vérité. Quant à mon père, il n'a jamais su que c'est avec sa carte de crédit à lui que maman a acheté le fameux coussin spécial, qui devait coûter dans les 500 euros d'aujourd'hui !